VOL. VIII JANEIRO DE 1903 N.º 1

O ARCHEOLOGO PORTUGUÊS

COLLECÇÃO ILLUSTRADA DE MATERIAES E NOTICIAS

PUBLICADA PELO

MUSEU ETHNOLOGICO PORTUGUÊS

PREHISTORIA — EPIGRAPHIA

NUMISMATICA — ARTE ANTIGA

Veterum volvens monumenta virorum

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1903

SUMMARIO

Statues lusitaniennes de style primitif: 1.
Moeda falsa de D. Henrique: 8.
Memoria topographica da antiga Lisboa: 11.
Cidade velha de Santa Luzia: 15.
Numismatica Portuguesa: 24.
Dois machados de bronze: 30.
Bibliographia: 31.

Este fasciculo vae illustrado com 17 estampas.

O ARCHEOLOGO PORTUGUÊS

COLLECÇÃO ILLUSTRADA DE MATERIAES E NOTICIAS

PUBLICADA PELO

MUSEU ETHNOLOGICO PORTUGUÊS

VOL. VIII JANEIRO DE 1903 N.º 1

Statues lusitaniennes de style primitif

Deux séries d'œuvres sculpturales nous donnent, á peu près au même titre, une idée plutôt fâcheuse des instincts artistiques des populations primitives de l'Espagne, d'une part les *becerros*, ces informes monstres de pierre dont les *toros de Guisando* sont les plus célèbres [1], de l'autre les statues de guerriers lusitaniens, bien connues des archéologues portugais, et dont quelques-unes ont été publiées il y a déjà longtemps dans l'*Archœologische Zeitung*, par l'illustre professeur Hübner [2]. Quelques autres ont été signalés depuis, et il n'est pas douteux qu'en explorant la province espagnole de *Galicie* et la province portugaise de *Tras-os-Montes*, on aurait beaucoup de chances d'en retrouver encore plusieurs.

La plus récemment connue, grâce au savant directeur de cette Revue, est de très grande importance, car elle sert très nettement à rattacher toute la série à celle des *becerros*. C'est un très rude débris de granit, trouvé dans un champ, près de Capelludos, *concelho* de Villa Pouca de Aguiar, sur la pente du mont de Crasto (Tras-os-Montes); il appartient actuellement au Musée Ethnologique de Lisbonne [3]. Le guerrier est par malheur coupé à la taille. Son bras gauche soutient contre sa poitrine un tout petit bouclier rond avec un *ombo* [4]; le bras droit, replié contre la taille, tenait le manche d'une épée ou d'un poi-

[1] Sur les becerros, voir notre récent travail sur «l'Idole de Miqueldi à Durargo», dans le *Bulletin hispanique*, IV, pp. 1 et s.

[2] E. Hübner, *Arch. Zeitung*, 1861, p. 185; taf. CLIV, 1, 3.

[3] *O Arch. Port.*, 1902, p. 23 et s., fig. 1.ª e 2.ª La statue est haute de 1m,16; les épaules sont larges de 0m,33. L'épaisseur maximum du torse est de 0m,33.

[4] Le bouclier a 0m,34 de diamètre, et l'ombo 0m,12.

guard. La tête est coiffée d'un casque de forme conique, un véritable *chapeau de gendarme,* tel qu'en confectionnent nos enfants avec un journal. L'exécution est atroce: deux trous irréguliers simulent les yeux; une ligne creuse marque la bouche, tordue et de travers; l'oreille droite est rongée avec une partie de la tête de ce côté; la gauche n'est qu'une saillie ronde avec un trou au centre; le cou est d'une largeur démesurée; le bras gauche est beaucoup trop court, le droit beaucoup trop long, bien que l'avant-bras soit presque supprimé; les mains ne sont pas modelées, et se confondent, la gauche avec le bouclier, la droite avec la poignée de l'arme [1].

Comme l'a très justement remarqué M. Leite de Vasconcellos, c'est également le style des plus informes *becerros;* c'est l'œuvre de la plus grossière barbarie, et je m'excuse d'avoir été contraint de m'y arrêter si longtemps.

Les huit autres guerriers sont un peu meilleurs: deux se trouvent au Palais Royal d'Ajuda, près de Lisbonne, et ont été découverts à Montalegre (Tras-os-Montes) en 1789 [2]; un troisième appartenait en 1861 à Madame Francisca Casado, à Vianna, petit port à l'embouchure du fleuve Lima (province d'Entre-Douro-e-Minho, au Nord-Ouest de

---

[1] Sur le dos est marqué le sillon de l'épine dorsale, et deux traits obliques indiquent sans doute les omoplates.

[2] Hübner, *Arch. Zeitung,* 1861, p. 186; *Monatsbericht,* 1861, p. 304; *Arqueologia de España,* p. 253; *Antike Bildwerke,* p. 330. Les articles de Hübner ont été traduits en portugais par M. Augusto Soromenho dans les *Noticias archeologicas de Portugal,* § 141, appendice C, p. 103 et suiv., et de portugais en castillan par Manuel Murguia, *Historia de Galicia,* vol. IV (illustracion IV), p. 250 et pl. sans numéro. Cfr. *Revue archéologique,* 1862, p. 285; 1897, p. 416 (*Comptes-rendus de la Société des Antiquaires de France,* 30 décembre 1896), et un article de F. Martins Sarmento, *Estatuas militares no Jardim Botanico de Ajuda,* dans *O Occidente,* 1 novembre 1886, pp. 246 et 248 (fig. n.os 1, 1 et 2). Je dois communication de cet important travail à l'extrême complaisance de M. Leite de Vasconcellos, à qui je ne saurais rendre trop de grâces pour son active libéralité, tout à fait à la hauteur de sa science.

Sur les piédestaux de ces deux statues, on lit respectivement les deux inscriptions suivantes:

STATVAE
MILITARES
IN COLLE LEZENHO
PROPE VICVM
MONTALEGRE
(*sic*) EFFOSÆ ANNO
M DCC LXXXV

ESTATVAS
MILITARES
QVE SE ACHARÃO
NO OVTEIRO LEZE
NHO PERTO DA V. DE
MONTALEGRE
NO ANNO 1785.

Braga)[1]; un autre encore, à la même date, était décrit par Hübner comme existant au commencement du XVIII[e] siècle près du monastère de Celanova, à Castro de Rubias, près d'Araujo[2]. Une cinquième statue, ou plutôt la partie inférieure d'une cinquième a été signalée en 1837 à l'Académie de l'Histoire de Madrid, comme découverte à quatre lieues d'Orense, entre les paroisses de Santa Maria de Boveda et San Miguel de Padreda, sur le territoire de Villar del Barrio[3]. M. Mélida cite un autre guerrier lusitanien au Museo Sarmento, de Guimarães[4]; enfin M. Leite de Vasconcellos en a fait connaître deux de plus, l'un trouvé «perto do monte Santo Ovidio (Fafe)[5]», et l'autre à San Jorge de Vizella[6]. Ils sont l'un et l'autre très mutilés.

Toutes ces figures ne diffèrent essentiellement que par leurs dimensions. L'une de celles de Lisbonne mesure 2[m],50 de hauteur, et la deuxième 2[m],10. Des autres, je ne connais pas la grandeur exacte, mais quant au reste, elles sont pour ainsi dire toutes identiques. La matière dans laquelle elles sont taillées est un granit à gros grains, assez mou et friable, ce qui explique la détérioration parfois grave des surfaces. Elles représentent un guerrier armé d'un poignard et d'un bouclier, dans l'attitude du repos, debout sur un socle, si l'on peut ainsi parler de gens à qui manque toute la partie inférieure des jambes coupées au dessus des genoux. Ce n'est point là, d'ailleurs, l'effet d'une cassure, car les socles qui les supportent sont taillés dans le même bloc et font corps avec les statues. Le socle de la statue de Vianna était orné d'un buste en relief vu de face, mais malheureusement si fruste qu'on ne sait s'il y faut reconnaître une tête virile ou féminine.

Le costume consiste en une jaquette collante, à longues manches étroites, qui descend jusqu'à mi-corps; elle s'échancre en haut, sur la poitrine, laissant voir un collier, est serrée à la taille par un ceinturon, et se décore de quelques ornements gravés, par exemple sur la statue de Vianna; des dessins de même genre, assez finement tracés, se retrouvent sur la ceinture.

---

[1] E. Hübner, *Arch. Zeit.*, 1861, pl. CLIV, 1, 3; *Corp. Inscr. Lat.*, II, n.° 2462; *Museo Español de Antiguedades*, VI (1876), p. 583 et suiv.; Leite de Vasconcellos, *O Arch. Port.*, II, p. 29 et fig. 3.

[2] E. Hübner, *Arch. Zeit.*, 1861, p. 192; *Corp. Inscr. Lat.*, II, n.° 2519; *Antike Bildwerke*, p. 330; Martins Sarmento, *O Occidente*, 1886, p. 246. Cfr. Ceán Bermudez, *Sumario*, p. 218.

[3] *Corp. Inscr. Lat.*, II, n.° 2519.

[4] J. R. Mélida, *Revista de Archivos*, 1897, p. 119. Hübner ne l'a pas mentionné.

[5] *O Arch. Port.*, II, p .29. C'est peut-être la même statue que la précédente.

[6] *Ibid.*, p. 29 et suiv., fig. 2. Cfr. *O Occidente*, 1886, p. 246.

Les deux jambes sont serrées l'une contre l'autre, et sur le même plan; les bras, qui sont d'ordinaire entourés de larges bracelets á la hauteur des biceps [1], sont collés au corps, et se retournent simplement en avant pour que les mains puissent saisir par les bords le bouclier rond, de très petit diamètre, que le guerrier tient appliqué devant lui contre sa taille. La surface de ce bouclier est très sommairement décorée, par exemple de coquillages, fixés aux deux extrémités de deux bandes disposées en croix et à leur point d'intersection [2]. A droite,

Fig. 1e — Statue d'Ajuda

contre la cuisse, sort de dessous la ceinture la lame d'un poignard large, court et droit.

Trois seulement de ces guerriers, que je sache, ont conservé leur tête. Celle de la statue de Vianna, légèrement penchée en avant, est assez large, vue de face, mais plutôt plate, si on la regarde de profil;

[1] Une des statues d'Ajuda a trois bracelets; celle de Fafe en a deux, très distincts, à chaque bras. (Voir *O Occidente,* 1886, p. 246, et fig. p. 248; *O Arch. Port.,* II, p. 29, fig. 1).

[2] Statue de Vianna. Sur la poitrine de ce guerrier est gravée une croix; il est plus que probable que c'est là une adjonction assez moderne.

O ARCHEOLOGO

PORTUGUÊS

Pour les statues d'Ajuda, on ne peut songer à contester l'authenticité de leur chef, bien que la collerette au-dessus de laquelle il émerge, le type du visage qui révèle des hommes de certain âge, la barbe carrée, les moustaches fortes, donnent aux guerriers un faux air de Seigneurs du Moyen-Âge [1].

Quant au style même de ces statues, ne les ayant pas vues de mes yeux, je m'en rapporte à M. Hübner qui qualifie également les différents œuvres de grossières et lourdes, qui fait remarquer la mauvaise construction du corps, très plat par derrière et à peine modelé par devant [2]. Au sujet du guerrier de Vianna, il note que les yeux «entourés de bordures triangulaires, ressemblent à la visière d'un casque». Ce détail n'a qu'un intérêt médiocre, puisque la tête est moderne. Cela est tout; il est vrai que les sculptures sont d'un type et d'une facture si manifestement barbares, d'une laideur et d'une maladresse si brutales qu'il est inutile d'user les épithètes pour en faire la critique.

Plutôt que de s'attarder à ce travail stérile, il vaut mieux attirer l'attention sur ce fait que, comme certains des *becerros*, deux de ces sculptures portent une inscription, et une inscription romaine, celle de Vianna, et celle de Castro Rubias. Ce sont de simples épitaphes, où ne paraissent que des noms propres [3].

Ces textes, pour Hübner, prouvent d'abord que les statues sont funéraires, et je n'y contredis pas. Ce qui contribue fort à l'établir, c'est que tous ces guerriers sont uniformément coupés au-dessus du genou. Hübner suppose que le sculpteur a reculé devant la difficulté de modeler les pieds, mais je ne le crois pas; les pieds, surtout chaussés, sont plus faciles à sculpter que les mains, et les artistes primitifs, toujours doués de cette naïve confiance en eux-même qui fait le charme de leurs œuvres, n'esquivent pas ainsi les problèmes. Mais il faut se rappeler qu'en Orient, en Grèce en particulier, les divinités chthoniennes et funéraires étaient souvent représentées sous forme de bustes

---

[1] Sur le dessin qu'a donné M. Hübner de la statue de Vianna on voit au-dessus du coude une large saillie plate. Faut-il y reconnaître une sorte de brassard, ou une manche courte? Dans ce dernier cas, il faudrait admettre que les guerriers étaient vêtus d'une chemise ou d'un maillot à manches longues sous une jaquette à manches courtes. Ce qui rend cette supposition vraisemblable, c'est que le torques se trouve posé sous une sorte de collerette retournée qui a fait songer Hübner à une fraise (Halskrause) et qui ne serait alors que le col rebroussé de la chemise. Deux têtes du *Cerro de los Santos*, semblent aussi émerger d'une collerette.

[2] *Arch. Zeitung, loc. laud.*, p. 187.

[3] *Corp. Inscr. Lat.*, II, n.os 2462, 2519.

coupés nettement à la taille, comme si elles étaient encore engagées par la moitié inférieure de leur être dans la terre qu'elles symbolisaient. C'est quelque idée religieuse de ce genre qui a guidé les sculpteurs ibériques, et dont nous avons sans doute un exemple manifeste dans le célèbre buste d'Elche au Musée du Louvre[1].

En second lieu Hübner estime, d'après les inscriptions, que les statues sont de l'époque romaine, et plus précisément du 1er siècle, et cela se peut. Mais sur ce point je ferai des réserves, comme j'en ai fait ailleurs au sujet des *becerros*. Si les guerriers ont été exécutés au temps de la conquête romaine, et si les lettres ne sont pas des adjonctions récentes[2], la barbarie du travail ne les fait pas moins remonter à une époque très primitive; et comme elles sont assurément de fabrication indigène, que rien n'y manifeste l'influence d'un art ou d'une civilisation étrangère[3], je crois avoir le droit d'y reconnaître les spécimens de la sculpture ibérique dans le Nord-Ouest de l'Espagne à l'une de ses premières étapes. Sans doute il y a progrès sur les *becerros*, mais progrès bien léger, et qui ne manifeste chez cette race ni un goût ni un développement artistique bien louables.

Que si l'on repousse cette théorie, et veut que les statues soient absolument de l'époque romaine, il en résultera plus clairement encore que les Ibères de l'Ouest étaient parmi les plus barbares et les moins

---

[1] On voit que je ne songe pas, comme d'autres, à retrouver dans ces statues l'image du dieu que les Ibères, et en particulier les Occitaniens, appelaient Netos ou Neton.

[2] Il est bon de noter que l'inscription de la statue de Vianna est placée de la façon la plus bizarre, sur le bas de la jaquette et sur le haut des cuisses. Il me semble difficile d'admettre que si le texte est contemporain de la statue, le graveur ait adopté cette disposition. On ne sait pas exactement où était inscrite l'épitaphe du guerrier de Castro de Rubias, peut-être sur le bouclier. D'autre part, si les lettres sont du même âge que les figures, je me demande pourquoi trois seulement des guerriers portent leur épitaphe. Des figures si semblables, où la convention et la routine se montrent si fortes, devaient être, sur ce point, soumises à la même loi.

[3] Lorsque M. Eudes, le 30 décembre 1896, présenta à la Société des Antiquaires de France «la gravure de trois vieilles statues portugaises» (il s'agit sans doute des guerriers d'Ajuda et de Vianna), M. Blanchet fit observer que «leur petit bouclier rond est analogue à celui que portent des statuettes de guerriers sardes, notamment celles qui sont conservées au Cabinet des Médailles» (*Bulletin*, 1896, p. 359). Il y a là coïncidence, ou communauté d'ornement, mais nulle influence artistique n'y doit être et n'y peut être saisie. Bien plutôt ce serait le lieu de rappeler que Strabon parle du petit bouclier des Lusitaniens, ἀσπίδιον δ'αὐτοὺς δίπουν ἔχειν τὴν διάμετρον. (Strab., III, 3, 6).

doués des peuples occidentaux. Nos ancêtres gaulois, au contact des Romains, s'étaient autrement formés et policés. Ce serait un résultat déjà important à établir; mais j'y apporte bien des réserves, car il serait facile de montrer, je crois, avec évidence — et je m'y efforcerai quelque jour— qu'il y a eu sinon un art, du moins une industrie ibéro-romaine qui n'a pas manqué de valeur.

Pierre Paris.

Moeda falsa de D. Henrique

A.—No campo HENRI-QVS-I, em tres linhas, tudo por baixo de uma corôa real, larga e aberta. Na orla ⁘ PORTVG. ET. ALGARB. REX, dentro de um circulo de globulos, que, porém, apenas se vê na parte superior e á direita.

℞.—Escudo de armas do reino, com corôa incompleta e barbaramente gravada, ornamentado por duas fitas, que serpenteiam desde a parte superior até á inferior em cada lado. A orla é nua de legenda e de circulo globuloso.

Exemplar de cobre rubro, sem vestigios de gasto. Peso 5ᵍ,08.

Ha semelhança entre esta moeda e a de igual valor cunhada no reinado de D. Sebastião, n.º 30 da estampa xx de Teixeira de Aragão[1]. Os typos de ambas aproximam-se um do outro, mas não se confundem.

Na primeira moeda nota-se que é demasiada a estatura das letras indicativas do nome do monarcha, comparadas com as do resto da legenda.

Com a reproducção da corôa real parece que se pensou dar tom de imponente respeitabilidade majestatica ao reverso, que na moeda de D. Sebastião mostra um laço de fita, e não corôa, o qual ornamenta

---

[1] *Descripção geral historica*, etc., vol. I.

a parte superior do escudo de armas. Que singular prova de veneração pela memoria do Cardeal-Rei, duplamente coroado!

A semelhança a que alludimos seria calculada para que a moeda facilmente se acceitasse hoje como authentica, suppondo-a emittida ao abrigo da lei de 16 de outubro de 1550, titulo que o falsario julgou ainda em vigor no tempo de D. Henrique?

Concorrem na moeda outros caracteristicos justificativos de ancianidade falsa: a pequenez da chapa, menor que o diametro dos cunhos; a falta de globulos em grande parte da orla, a denunciar a ausencia de virola de aço, indispensavel para a perfeição de cunhagens que não sejam feitas a martello; o estado perfeito de conservação,—inadmissivel no cobre amoedado que tenha antiguidade consideravel. Todas estas razões de critica mostram que se trata de uma invenção moderna, tendo sido cunhada a moeda em balancé.

Esta obra, que prima pelo desprezo da verdade, póde attribuir-se ao periodo que decorreu depois da publicação do livro de Lopes Fernandes[1] até ao advento do laureado trabalho do Dr. Teixeira de Aragão.

Se os falsarios conhecessem as leis monetarias, que este autor transcreveu, não se atreveriam a emprehendimentos como este e a outros que se hão de citar.

Naquelle periodo a numismatica começou a ser apreciada scientificamente em Portugal, onde o inventor averiguou que certas novidades estranhas, criadas fantasticamente, se cotavam em grande valia nos mercados estrangeiros, e então correu a par do exemplo de fóra, instado pela febre do lucro, desconhecidas quaesquer provas historicas que a contrariassem, adormecidas e ignoradas na tranquillidade dos archivos publicos.

Ha mais de dez annos que a moeda existe para ser vendida no mostrador de um estabelecimento de commercio na provincia. O lojista recusa-se a dizer a proveniencia d'ella. Não ha meio de o convencer que com esta logica mysteriosa se prejudica.

Conhecer-se a procedencia de antiguidades, ou de presumidas antiguidades, é sempre util para a sciencia; na archeologia, em geral, é indispensavel; porém o commercio, na ignorancia de leis monetarias, considera como simples mercadoria toda a moeda retirada da circulação. Não é trigo e joio que elle aparte conscienciosamente e saiba avaliar. O exageradissimo preço com que o exemplar foi cotado conserva-se ha

---

[1] *Memoria das moedas correntes em Portugal.*

muito tempo, e assim acompanha a ideia de alienação, teimosa no espirito do lojista e intratavel perante compradores.

A impossibilidade historica da existencia legal d'esta moeda é a mesma que abrange duas moedas de cobre com legendas de D. Henrique, de que existem noticias. São: — a moeda de X reaes, incluido na estampa XXI de Aragão sob o n.º 7 do vol. I, exemplar que proveiu da collecção que foi do Patriarcha de Lisboa D. Francisco de S. Luis, fallecido em 1845, e a moeda de V reaes [1]. É provavel que o typo d'esta moeda, de que não existe publicada a gravura, se assemelhe ao da de V reaes de D. Sebastião, n.º 29 da estampa XX do citado volume.

A trindade numismatica a que nos referimos foi um esforço artistico com que algum curioso, na 1.ª metade do seculo XIX, pretendeu ampliar o acanhado circulo monetario que abrange o ephemero reinado de D. Henrique, em que se não promulgaram leis monetarias, e ao mesmo tempo fazer negocio. O fabrico da moeda de ouro e o da prata nesta epoca obedeceram a disposições que provinham do reinado anterior. Não foram cunhados outros metaes, porque no tempo de D. Sebastião a classe popular soffreu prejuizos com a circulação de cobre falso, fabricado no estrangeiro, que difficilmente se distinguia do cobre legal; era importado, principalmente em lastro de navios de alto bordo, como se lê nas *Memorias de D. Sebastião,* por Diogo Barbosa Machado, tomo II, pag. 438. Os factos originaram a lei de 3 de Março de 1568 que contrariou com exito seguro aquelle commercio illicito. Ordenou que a moeda de X reaes passasse a valer 3 reaes, a de V reaes 1½ real,

[1] Na Bibliotheca Nacional de Lisboa, secção de manuscritos, serie Y-5-66, existe o *Catalogo das moedas e medalhas romanas, gothicas, arabes e portuguesas* da collecção que foi de Cezar Famin, consul geral da França em Lisboa, a qual foi vendida em 14 de maio de 1850 a Mr. S. Lomosonoff, enviado extraordinario e ministro plenipotenciario da Russia nesta côrte, por 1:400$000 réis, com a intervenção do corretor Antonio Gonçalves Lamarão. No catalogo vem o extracto de uma carta que Mr. Koehne, secretario da Sociedade Archeologica de S. Petersburgo, dirigiu a Manoel Bernardo Lopes Fernandes, que concorreu para a ultimação do contrato, nos seguintes termos: «La belle collection de notre ami Mr. Famin a été achetée por Mr. le Conte Stroganoff, qui a cédé toutes les médailles à Mr. Reichel. Le conte possède environ 600 a 700 monnaies portugaises, en outre une pièce de *Vreis de Henri, qui, sans doute, est très curieuse.* Mr. Reichel a environ 500 médailles, et monnaies, parmi lesquelles il a aussi beaucoup de pièces rares, comme le Ducat du Gouvernement. La troisième collection est la mienne. Outre ces trois collections portugaises il y a encore celle de l'Eremitage, et quelques particulières, qui sont très faibles. Notre Société Impériale d'Archéologie n'a pas les moyens pour collectioner: les 14:400 francs que nous avons par an sont absorbés par l'impression de nos Mémoires, achat et reliure des livres dont nous avons besoin, gages de domestiques, etc».

a de 3 reaes, 1 real, e esta ½ real, ficando o cobre por esta providencia tão depreciado que não produzisse quaesquer lucros criminosos. A ordem tambem obstou a novas emissões legaes, com que não lucraria o real erario.

Em conclusão: prova-se que a moeda de tres reaes attribuida a D. Henrique é tão falsa, que nem como ensaio monetario póde ser admittida.

Lisboa, Junho de 1902.

Manoel Joaquim de Campos.

Memoria topographica da antiga Lisboa

Do Areeiro á Mouraria

N-*O Archeologo Português*, v, 212 a 279, publicou o meu amigo Sr. Pedro A. de Azevedo, primeiro conservador do Real Archivo da Torre do Tombo, um muito curioso estudo intitulado—*Do Areeiro á Mouraria, topographia historica de Lisboa*—e nesse interessante trabalho se identificam sitios e ruas da antiga Lisboa.

A pag. 274 diz: «*Rua de João do Outeiro.* Não sei qual era o nome primitivo d'esta rua. Num documento de 1498 (Liv. 1 da *Extremadura*, fl. 187 *v*) lê-se: Joham do Outeiro, morador em Bemfica».

Proponho-me apresentar alguns esclarecimentos a respeito d'esta rua, que não teve outro nome, e é insignificante actualmente, mas que adquire relativa importancia historica perante os documentos genealogicos.

Foi o meu amigo e consocio Sr. General Antonio Pimentel Maldonado quem me deu conhecimento da origem da rua de João do Outeiro, a proposito de memorias da nossa velha cidade de Lisboa; aproveitando tão boa indicação, procurarei esclarecer os estudiosos com esta noticia.

Possue o Sr. Pimentel Maldonado um *Nobiliario* manuscrito, antigo, composto por Diogo Sutil, clerigo, genealogista desconhecido dos bibliographos; no volume em *Titulo de Costas* descreve a seguinte genealogia, que confrontada com a descrita no *Nobiliario e genealogia de algumas familias de Portugal...* por Diogo Rangel de Macedo, codice n.º 368 dos Manuscritos, Collecção Pombalina, na Bibliotheca Nacional de Lisboa, manifesta algumas variantes, que aproveitámos.

Em *Titulo de Costas* se acha:

1—Martim Rodrigues de Lemos, que dizem ser natural de S. Vicente da Beira, e que tivera a commenda da dita villa, e o senhorio

do logar de Ninho de Açor. Ignora-se a ascendencia. Viveu em tempo dos reis D. Affonso V e D. João II. Os descendentes tomaram o appellido de Costa, porque Martim Rodrigues de Lemos casou com Isabel Gonçalves da Costa, filha de Alvaro da Costa, senhor de Ninho de Açor, e teve filhos:

2—Alvaro da Costa.
Mecia Rodrigues de Lemos, ou Costa.
Andreza Rodrigues da Costa.

2—Alvaro da Costa foi criado de el-rei D. Manoel e seu moço do guarda-roupa, e conseguiu tanto o agrado do rei, que lhe confiou negocios de grande consideração, que executou muito á vontade do rei, pelo que o honrou muito, e o nomeou seu Armeiro-mor. Em 1517 o rei o mandou por seu embaixador á côrte de Carlos V para ajustar o terceiro casamento de el-rei com a princesa D. Leonor, irmã do imperador. Tambem tratou do ajuste do casamento da infanta D. Brites, filha do mesmo rei, com o duque de Saboia, e pelos muitos serviços lhe fez a mercê do titulo de *Dom*, o habito de Christo e a commenda de S. Vicente da Beira na ordem de Avís. Foi vedor da casa da rainha D. Leonor, e algum tempo camareiro-mor, e foi o primeiro provedor da Santa Casa da Misericordia de Lisboa. Falleceu em Evora, e foi sepultado na capella-mor do mosteiro de Nossa Senhora do Paraiso.

Foi casado com D. Brites de Paiva, filha de Gil Eannes de Magalhães o Cavalheiro, e esta D. Brites foi a primeira ama de leite do principe D. João, depois o III, e substituida, a pedido de seu marido D. Alvaro da Costa, por sua cunhada Filippa de Abreu, mulher de seu irmão Bartholomeu de Paiva; e teve filhos:

3—D. Gil Eannes da Costa.
D. Duarte da Costa.
D. Manoel da Costa.
D. Isabel da Costa.
D. Antonia (ou Anna) da Costa.

3—D. Gil Eannes (ou Annes) da Costa, filho de D. Alvaro da Costa, foi pagem da campainha de el-rei D. Manoel. Foi mui acceito a el-rei D. João III, que o nomeou embaixador ao imperador Carlos V, e com elle assistiu cinco annos em Allemanha, que foi o tempo que durou a guerra da Liga, donde passou a Roma, e alli tratou grandes negocios com o papa Paulo III. Chegando ao reino, o fez D. João III veador da princesa D. Joanna, sua nora, mãe do rei D. Sebastião, e pelo fallecimento de D. João III passou a Castella para tratar com

o imperador Carlos V, por parte da rainha viuva D. Catharina, varios negocios sobre a regencia e successão d'este reino, e na primeira audiencia, mandando o imperador que se cobrisse, respondeu, que não era embaixador, e só enviado; então o imperador lhe disse: «cobri-vos, que para mim sois mais que embaixador». Voltou ao reino, e a rainha regente D. Catharina o nomeou vedor da Fazenda, do Conselho de Estado, commendador da Casa da India na Ordem de Christo, e presidente do Senado de Lisboa; por idoso deixou todos os empregos, e se retirou para a sua quinta de Pernes. Foi grande edificador, fez em Lisboa as casas na rua de D. Gil Eannes, que d'elle tomou o nome, e em Santarem reedificou as casas que são do morgado, fez a quinta de Pernes, outra em Nossa Senhora dos Olivaes, e a da Povoa de D. Martinho, mandou fazer no convento de S. Francisco de Lisboa uma capella para jazigo de sua primeira mulher D. Maria do Outeiro, e para seu jazigo tomou a capella-mor do mosteiro de Almoster, que reedificou, dotou, e ornou nobremente, onde jaz.

D. Gil Eannes da Costa casou duas vezes, a primeira com D. Maria do Outeiro, e a segunda com D. Joanna da Silva, filha de D. Filippe de Sousa Lobo.

D. Maria do Outeiro era filha de João do Outeiro, um homem honrado da ilha de S. Miguel, e de Catharina Gomes Raposa, mulher nobre, que tinha sido antes casada com Rui Vaz Gajo.

Este Rui Vaz Gajo era natural de Beja, e foi criado do infante D. Fernando, filho de el-rei D. Manoel, e passando á dita Ilha de S. Miguel, alli adquiriu fortuna e muita fazenda, que rendia mil e trezentos moios de trigo, e do seu casamento com Catharina Gomes Raposa houve uma filha D. Mecia Raposa, que casou com Affonso de Atouguia, e levou em dote uns mil moios de renda.

Ficando viuva Catharina Gomes Raposa tornou a casar com João do Outeiro, que era criado feitor de sua casa, e teve por filha, herdeira d'este segundo matrimonio, a D. Maria do Outeiro, a qual primeiramente esteve desposada com Jorge Nunes da Camara, irmão do primeiro Conde de Villa Franca, e segunda vez a casou seu pae, João do Outeiro, que já neste tempo vivia em Lisboa na rua do seu nome, junto a Santo Antão o velho, com D. Gil Eannes da Costa, e dotada em quatro centos moios de renda.

Aqui temos João do Outeiro, honrado criado-feitor, e depois, pelo casamento, meeiro de uma casa rica da Ilha de S. Miguel, residindo em Lisboa, e dando o seu nome a uma rua, e pelos dois casamentos de sua filha aparentado com as casas nobres do Armeiro-mor, e do Conde de Villa Franca.

Santo Antão o velho é o actual edificio do Colleginho, e era assim designado para se distinguir do convento e igreja dos jesuitas sob a invocação de Santo Antão (o novo), que é o edificio onde está o Hospital Real de S. José. Da igreja, que não chegou a concluir-se das obras depois do terremoto do 1.º de novembro de 1755, foram empregadas as cantarias com bellos lavores e o retabulo da capella-mor em magnificos marmores esculpidos para a construcção da actual capella-mor da igreja incompleta da freguesia de S. José no largo da Annunciada.

A rua de João do Outeiro encontra-se mencionada na *Estatistica de Lisboa 1552,* codice B-11-10, da Bibliotheca Nacional de Lisboa, manuscrito importante para a historia de Lisboa, o qual depois de tratar das «grandesas da cidade» aponta algumas ruas, que eram «quatro centas antre grandes e pequenas», e a fl. 103 *v:* «A rua de ioã douteiro».

Encontra-se tambem mencionada nas seguintes obras impressas: *Summario em que brevemente se contem algumas cousas... que ha na cidade de Lisboa,* por Christovam Rodrigues de Oliveira, primeira edição 1551, fl. 4, segunda edição 1755, pag. 8, descrita na freguesia de Santa Justa; na *Corografia Portuguesa,* do P.e Antonio Carvalho da Costa, tomo III, 1712, pag. 409, e no *Mappa de Portugal* pelo P.e João Baptista de Castro, primeira edição 1758, pag. 732, e terceira edição, 1870, pag. 259, incluida na freguesia de Nossa Senhora do Soccorro, que tinha sido desmembrada da de Santa Justa pelo arcebispo de Lisboa, D. Miguel de Castro, e collocada na capella de S. Sebastião dos Artilheiros, á Mouraria.

Daremos tambem algumas referencias da citada rua de D. Gil Eannes, anterior ao terremoto de 1755, a qual era na freguesia da Magdalena, situada abaixo do largo da igreja, parallela ás antigas ruas das Carneçarias e Padaria, e quasi parallela á actual da Padaria, e cortando transversalmente a actual rua da Magdalena e o angulo leste e sul do quarteirão de predios edificados presentemente entre as ruas da Magdalena e da Princesa, de S. Julião e de El-rei, como se verifica na *Planta* d-*A Judiaria Velha,* que acompanha o bem trabalhado artigo historico-descritivo publicado pelo Sr. Augusto Vieira da Silva n-*O Archeologo Português,* V, 305 a 326, extrahido da sua obra *As Muralhas da Ribeira de Lisboa;* porém denominada, por corrupção certamente, rua de D. Julianes, e assim a achamos descrita na *Corografia Portuguesa,* tomo III, 1712, pag. 452, e no *Tombo da*

cidade de Lisboa, copia de José Valentim de Freitas, na Bibliotheca Nacional de Lisboa; mas o *Mappa de Portugal,* primeira edição 1758, pag. 597, e terceira edição 1870, pag. 216, na freguesia da Magdalena, nota a rua de D. Gil e Annes.

A *Estatistica de Lisboa 1552,* ms. cit., em nota de 1620, a fl. 104 *v,* aponta «a Rua de donjulienes».

O Sr. Visconde de Castilho, literato e archeologo, na sua muito interessante obra *A Ribeira de Lisboa,* a pagg. 500 e 545, dá-nos referencias de D. Gil Eannes da Costa, e o Sr. Eduardo Freire de Oliveira, archivista da Camara Municipal, nos seus *Elementos para a historia do municipio de Lisboa,* tomo III, pagg. 162 a 172, publica o «Assento de vereação de 1 de março de 1625» e a «Diligencia que se fez nos muros desta cidade, e casas junto a elles, para defenção da ditta cidade, sendo prezente Nuno de Mendonça, Gonçalo Pires Carvalho, João de Frias de Selazar e os arquitetos de Sua Magestade», na qual se encontra «Nas Portas do Mar, pella parte de fora, se porão portas, e no arco de dentro se reformarão outras de nouo, e se tapara o chafaris da Preguiça e o postigo de Dom Gil Eanes, pella parte de fora...». Sabe-se portanto, que, alem da rua denominada de D. Gil Eannes, havia tambem na muralha antiga da cidade um postigo com o mesmo nome e proximo da referida rua.

José Joaquim d'Ascensão Valdez.

Cidade velha de Santa Luzia

O Sr. Conselheiro Antonio Alberto da Rocha Páris teve a amabilidade de me convidar para eu fazer uma visita ás ruinas da cidade velha de Santa Luzia, sobranceiras a Vianna do Castello, e de me pedir a minha humilde opinião sobre a maneira de se conservarem. Correspondendo ao honroso convite, visitei as ruinas no dia 6 de Agosto de 1902, em companhia do mesmo senhor, e do estudioso archeologo bracarense, o Sr. Albano Bellino.

As ruinas são conhecidas ha muito na litteratura archeologica: vide por exemplo *Boletim* dos Archeologos do Carmo, II, 26 e II, 52; *O Archeologo Português,* V, 2. No referido *Boletim,* 1879, p. 158, reuniu o Sr. Dr. Figueiredo da Guerra a tal respeito muitas noticias bibliographicas, contidas em obras antigas, umas impressas, outras manuscritas. O mesmo diligente investigador falla das ruinas no seu livro intitulado *Vianna do Castello.*

No empenho de relacionar esta estação archeologica com outras cidades mencionadas na litteratura classica e medieval, houve quem propusesse que ella foi *Britonia* e *Brutóbriga*. A coincidencia com *Britonia* está já agora posta de parte, pois se sabe que a cidade d'esse nome ficava na Galliza. Quanto a Brutóbriga, tambem a coincidencia não póde admittir-se: 1) porque ha um texto de Estevam de Byzancio, *De urbibus*, s. v., que diz que Brutóbriga estava situada entre o rio Baetis ou Guadalquivir e os Turdetanos (foi por isso que uns a situa-

Fig. 1.ª — Ruinas de Sant'a Luzia

ram entre Thomar e Abrantes, outros em Borba, outros no Algarve)[1]; 2) porque da cidade de Brutóbriga existem moedas indigenas, ao passo que não se cunharam na antiguidade moedas autonomas ao N. do Tejo. O ser Brutó-briga cidade de Bruto (cfr. *Gracch-urris*, de Graccho; *Augustó-briga*, de Augusto, etc.), não é razão para que ella ficasse na Callaecia, em que Bruto se tornou célebre, pois as façanhas do mesmo grande general romano tambem se estenderam ao Sul, como diz Estrabão, *Geographia*, liv. III, cap. III, § 1.º, e L. Floro, *Epitome*, liv. II,

[1] Vid. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 813, e *Mon. Ling. Iber.*, de Hübner, p. 134.

cap. XVII (elle esteve na cidade de Moron, sobre o Tejo; fortificou Olisipo; e seguiu pelo litoral, onde succedeu a famosa scena do terror do pôr do sol).

A cidade velha de Santa Luzia entra na categoria dos *castros* ou «montes fortificados», e pertence ao mesmo typo da Citania de Briteiros, explorada por Martins Sarmento, e do Monte Redondo, explorado pelo Sr. Albano Bellino, embora cada uma d'estas estações mantenha os seus caracteres especiaes. Muito perto fica o Monte do Crasto da Areosa,

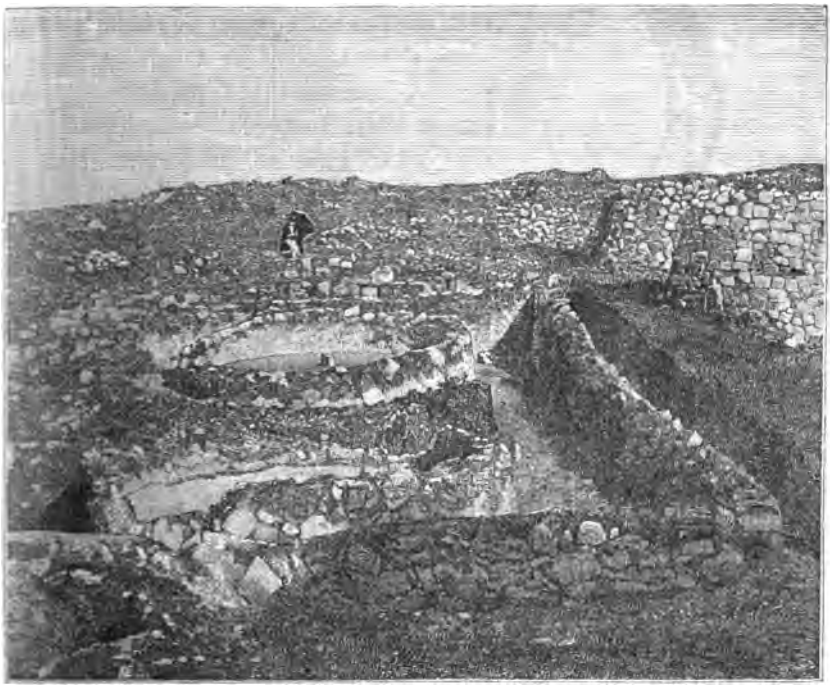

Fig. 2.ª — Ruinas de Santa Luzia

pertencente ao Sr. João Coelho de Castro Villasboas; lá existem ruinas semelhantes [1].

Em Santa Luzia observam-se ainda tres ordens de muralhas concentricas, com fossos intermedios. As ruinas das casas occupam principalmente o espaço limitado pela muralha mais interna, mas ha algumas

[1] Tambem ahi se tem encontrado objectos meudos, como: pequenos pesos de pedra; cossoiros de barro e outros. Entre os ultimos conta-se o fragmento de uma tegula com uma inscripção: este fragmento foi generosamente offerecido ao Museu Ethnologico pelo Sr. Dr. Figueredo da Guerra.

fóra d'ahi. No ponto culminante do monte vê-se uma elevação artificial, com uma parede forte; deve ter sido ahi a acropole ou cidadella. O mesmo tenho observado noutros castros do nosso país. A acropole aqui é escalvada; não se encontram lá vestigios de casas.

As casas são conhecidamente de várias especies: circulares, oblongas e quadrilateras (cfr. fig. 1.ª e 2.ª). Ás vezes constituem grupos ou bairros fechados por uma parede propria. Entre ellas ha ruas ladrilhadas, de 0m,45 e de 0m,64 de largura. As portas de entrada nem sempre começavam no chão, mas deviam algumas começar a certa altura da parede, o que mostra que para ellas se subia por escadas. Junto das casas havia construcções secundarias, que serviriam provavelmente para accomodar os gados; acaso especie de quinteiros. O chão das casas é algumas vezes argamassado, como em Bibracte, na Gallia[1]. Ao centro das casas redondas observa-se frequentemente uma pedra pequena (de 0m,20 × 0m,25 algumas), fixa no chão (vid. a fig. 2.ª)[2], e que no meu entender servia para nella se apoiar a columna que sustentava o tecto (conico); alguns archeologos tem supposto que taes pedras eram lareiras, mas isso é impossivel pela pequenez d'ellas (num caso uma d'estas pedras é comprida e está posta de cutello).

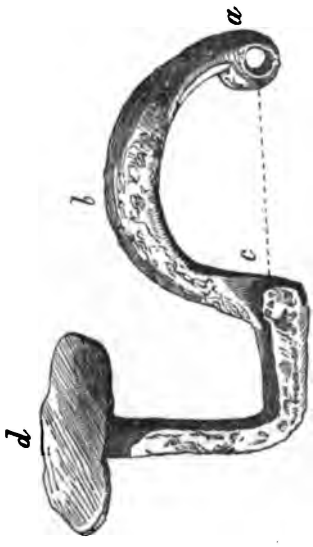

Fig. 3.ª — Fibula de Santa Luzia

As pedras das paredes das casas são facetadas de um lado. A disposição das pedras, tanto nas paredes das casas como nas muralhas, é por vezes interessante, pois ellas assentam com os angulos no sentido vertical. Diametro de uma das casas circulares: 3m,30; maior diametro de uma das oblongas: 6m,5.

Junto de uma das casas oblongas ha uma construcção rectangular, em fórma de caixa (1m × 0m,65), na direcção de E.–O., feita de pedras postas de cutello, e ladrilhada. Póde ter sido sepultura. Está aberta do lado do nascente, talvez porque a respectiva pedra caiu.

Na occasião das excavações para pôr a descoberto as casas, encontraram-se alguns objectos, como: fragmentos de ceramica pre-romana;

---

[1] Déchelette, in *L'Anthropologie*, xiii (1902), 74 sqq.

[2] Esta figura e a 1.ª foram gravadas segundo photographias que me enviou o Sr. Conselheiro Rocha Páris.

uma fibula de bronze (fig. 3.ª)[1]; um alfinete de bronze com vestigios de ornatos circulares na cabeça (fig. 6.ª)[2]; mós manuaes de pedra; muitos pedaços de amphoras romanas (asas, fundos, bordos, etc.); uma mão de almofariz de pedra; um peso de pedra com um sulco circular em cima; outro peso de pedra, representado em tamanho natural na fig. 8.ª; um cossoiro romano de tijolo, cylindrico, com um furo de um lado, e comêço de outro no lado opposto, o que é frequente (fig. 9.ª, tamanho natural); uma moeda do imperador romano Gallieno (antoniniano: sec. III da E. C.)[3]. Na bibliotheca do Lyceu Nacional de Vianna

[1] Esta fibula, como o mostra o desenho, está incompleta; o alfinete, represento-o por pontos, a partir de *a;* o aro, *b,* é sem ornamentações; a gotteira, ou descanso do alfinete, começa em *c;* o pé termina por um disco, *d.* É pois uma fibula muito semelhante á que vem figurada em Tischler, *Ueber die Formen der Gewandnadeln,* est. IV, fig. 22 (*Beiträge zur Anthropologie und Urgeschichte Bayerns,* vol. IV, Munich 1881). Nas ruinas da Citania de Briteiros appareceu uma fibula seme-

Fig. 4.ª — Fibula da Citania

Fig. 5.ª — Fibula de Sabroso

Fig. 7.ª — Alfinete da Citania

lhante, que está hoje no Museu de Guimarães; aqui dou o desenho d'ella na fig. 4.ª No castro de Sabroso encontraram-se fibulas quasi completas terminadas em botão, formando o alfinete e a cabeça a figura de um T (fig. 5.ª tamanho natural). Comparaveis a estas fibulas são tambem algumas das que vem desenhadas nos *Praehistorische Blätter,* vol. XIV, 1902, tab. VII.

[2] Este alfinete é semelhante a um da Citania, existente hoje no Museu de Guimarães. Dou a gravura d'elle na fig. 7.ª

[3] Eis a sua descripção:

GALLIENVS AVG. Cabeça voltada para a direita, com coroa radiada, cujas fitas caem na nuca. Circuito de traço continuo.

Reverso.—[I]OVI CONS AVG. Cabra de pé, sobre um traço, voltada para a direita (gallhos e barba já pouco distinctos).—No exergo: S.—Circuito de traço continuo.

Cf. Cohen, *Médailles impériales,* vol. IV (1860), p. 375, n.º 206.

guardam-se em um mostrador várias cousas provindas de Santa Luzia: pregos de bronze romanos, fragmentos de barro ornamentado (na fig. 10.ª dou amostra de um semelhante a estes), e UMA ARULA DE BRONZE, muito curiosa, pelas suas pequenas dimensões, e como a qual nunca vi outra nos museus que tenho visitado, quer em Portugal, quer lá fóra (fig. 11.ª)[1]. O Sr. Bellino, numa visita anterior, tinha encontrado na

Fig. 6.ª — Alfinete de Santa Luzia

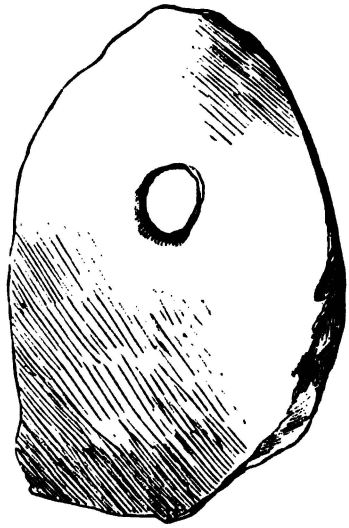

Fig. 8.ª — Peso de Santa Luzia

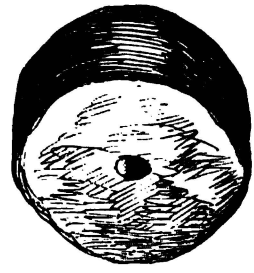

Fig. 9.ª — Cossoiro de Santa Luzia

parede de uma bouça, perto das casas, a parte superior de uma ara de granito, já com as letras comidas do tempo (fig. 12.ª).

Do exposto conclue-se que a cidade velha de Santa Luzia, como a maioria dos nossos castros, contém vestigios de duas civilizações: pre-romana, — revelada nas casas redondas, na fibula, na ceramica, etc.; romana, — revelada nas aras, na ceramica, na moeda, etc. A cidade

[1] Tenho visto muitas aras de pequenas dimensões, por exemplo, nos museus de Pontevedra, Tolosa e Avignon: a respeito das d'estes ultimos e das de Autun vid. *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques*, Nov. 1900, p. IX; a de Pontevedra (achada em Palencia) tem as seguintes dimensões: 0m,07 × 0m,04 × 0m,038. Todas essas arulas porém são maiores que a de Vianna.

durou pelo menos até o sec. III, como o prova a moeda de Gallieno. As casas redondas não são especiaes ao nosso país; outros povos antigos as usaram, por exemplo os Celtas. É provavel que algumas das casas quadrilateras de Santa Luzia, senão todas, sejam devidas a influencia

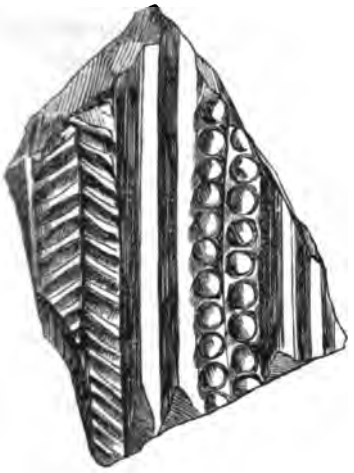

Fig. 10.ª — Barro de Santa Luzia

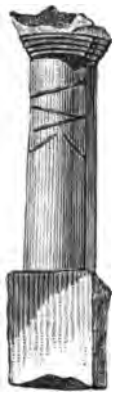

Fig. 11.ª — Arula de Santa Luzia

Fig. 12.ª — Ara de Santa Luzia

romana. Foram os Romanos que introduziram entre nós a telha; ora, com quanto as telhas de rebordo romanas, ou *tegulæ*, tivessem outras applicações além da de constituirem telhados, encontram-se muitas em fragmentos pelo meio das ruinas.

*

Merecem o maior elogio os cavalheiros que tomaram a peito, com o aformoseamento do monte de Santa Luzia, a resurreição da cidade velha[1]. O presente é solidario com o passado; sem se conhecer este, não póde apreciar-se completamente aquelle. No acanhamento em que se encontra ainda o estudo da nossa historia archaica, tudo o que concorrer para que elle progrida é digno de louvor incondicional. No caso

[1] São elles os Srs.: Conselheiro Antonio Alberto da Rocha Páris, presidente; Antonio Gonçalves da Silva Carvalho, Manoel Gonçalves Tinoco, vogaes; Antonio Adelino de Magalhães Moutinho, director das obras; Mario dos Reis Lemos, secretario.

Benemeritos que mais tem concorrido para os melhoramentos:

Domingos José de Moraes, incansavel e generoso impulsor das obras mais dispendiosas ali realizadas: Conselheiro Joaquim José Cerqueira, Antonio Thomás Quartin, Manoel Gonçalves Tinoco.

que nos occupa, que interessante não é termos deante dos nossos olhos um quadro da civilização lusitana! vermos os edificios que nossos avós habitavam, as louças, ora singelas, ora ornamentadas, de que elles se serviam, os adereços de que se adornavam! conhecermos os seus habitos guerreiros, que se manifestam no cuidado com que fortificaram o monte, cingindo-o de muros e fossos, e coroando-o de uma *arx* ou cidadella! descobrirmos um reflexo da sua religião no modo como se dirigiam ás divindades com a offerenda de aras de pedra e de metal!

No meu pensar, —que porém submetto a outros mais autorizados—, as ruinas devem ser conservadas intactas, taes quaes se acharem á medida que as excavações proseguirem; nenhum accrescento se fará nas paredes das casas, e tudo pelo contrário se limitará á limpeza do chão d'estas e das ruas, e a revestir, talvez de telhas, a parte superior dos muros, para elles se aguentarem melhor contra a influencia nefasta dos agentes naturaes. Algumas casas tinham escoadouros; naquellas que os não tiverem, poderiam introduzir-se ao rés do chão tubos que permittissem que as aguas da chuva saissem, sem empoçarem lá dentro. A pedra que se encontrar cahida, e que é em grande quantidade, póde em parte, como já se fez, accumular-se em pilhas (todavia não muitas), para se dar ideia do numero de casas que o tempo destruiu[1].

Póde construir-se uma casa nova, ou duas, segundo os typos antigos, para se comprehender melhor o que estes eram, e para ahi se colligirem todos os objectos archeologicos desenterrados *in loco*. Para a construcção d'estas casas reuniu o Sr. Bellino alguns elementos de estudo, que elle subministrará.

Como peor do que a acção atmospherica é muitas vezes a dos visitantes, que já por curiosidade mal entendida, já por perversidade, já por outras razões, deterioram com frequencia o que encontram, convem estabelecer em toda a volta das ruinas das casas um muro de vedação que envolva tambem, pelo menos, uma das ordens de muralhas.

A archeologia nem sempre está no caso de pôr por completo deante dos nossos olhos o passado, tal como elle era; mas, pela rigorosa conservação e meudo exame dos restos d'elle, póde reconstitui-lo nos seus elementos fundamentaes, e apresentar-no-lo fiel e vivo á imaginação. As ruinas de Santa Luzia, expostas ao público, convenientemente resguardadas, constituirão, á maneira de museu, lição permanente de historia antiga, ao mesmo tempo que servirão de grande attractivo a quem ahi for.

---

[1] Nas fig. 1.ª e 2.ª representam-se algumas das pilhas actualmente feitas.

Em todos os paises civilizados se conservam com affectuosa e patriotica veneração as reliquias da antiguidade, como se vê na Italia, —que toda ella é um museu—, na Grecia, na França, na Allemanha, na Austria, na Argelia, etc. Mesmo em Portugal já alguma cousa se fez, todavia por ora muito pouco, pois, se está salvo o templo romano de Evora, a gruta prehistorica da Rabicha á entrada de Lisboa, a gruta de Soalhães no Marco de Canaveses, um dolmen ao pé da Queiriga; se as ruinas da Citania estão a descoberto; se um respeitavel arcebispo de Braga no sec. XVIII mandou postar no campo das Carvalheiras dezenas de marcos miliarios que andavam dispersos; se em documentos officiaes recentissimos um ministro serio e illustrado,—o Sr. Conselheiro Manoel Francisco de Vargas—, procurou acudir aos nossos monumentos: temos, pelo contrário, quasi perdidos os ricos mosaicos de Milreu, no Algarve; uma camara de Beja deixou ha pouco desmoronar nessa cidade um arco romano; o notabilissimo monumento do Idolo, em Braga, está arriscado a perder-se; as lapides sagradas de Panoias, em Trás-os-Montes, com inscripções em latim e em grego, desapparecem pouco a pouco debaixo da picareta do pedreiro selvagem; as ruinas de Troia de Setubal,—casas, thermas, cetarias—, vae-as o Sado aniquilando; em fim, para não alongar mais este triste rol, desbaratam-se diariamente dolmens em todo o país. Por tudo isso, o exemplo dado pela illustre commissão dos melhoramentos de Santa Luzia será extremamente salutar.

Diga-se o que se disser, o nosso país está ainda muito atrasado. As pessoas que sabem ler são poucas, e essas, com excepção de diminuta parte, geralmente não estudam; torna-se, pois, necessario e urgente instruir e educar o povo por todos os modos. E não só o instruem e educam as escolas e os bons livros, mas tambem os museus, que, por fallarem directamente aos olhos, não são instrumentos de ensino inferiores áquelles[1].

J. L. de V.

«... o cuidado e arbitrio em conservar memorias historicas e cousas semelhantes são apparato digno das letras».

Fr. M. do Cenaculo, *Cuidados litterarios*, p. 24.

---

[1] Este artigo foi já quasi todo publicado no *Aurora do Lima*, de 23 de Agosto de 1902. Agora introduzi algumas modificações, e juntei as estampas.—No referido jornal, no numero correspondente a 12 de Setembro de 1902, publicou o meu amigo Albano Bellino outro artigo a respeito da Cidade velha de Santa Luzia, o qual contém noticias interessantes. Ao Sr. Bellino agradeço mais uma vez a amabilidade com que nesse artigo me trata.

Numismatica Portuguesa

O ceitil de cobre

Os leitores do *Archeologo,* versados em numismatica; talvez estranhem que venhamos aqui tratar de uma moeda que em todos os tempos tem sido considerada de somenos importancia, não só pelo seu pequeno valor, como tambem pela enormissima quantidade de exemplares que ainda hoje existe d'ella em todos os medalheiros e se encontra com extraordinaria facilidade nas escavações.

Mas, como do estudo d'este numisma pode resultar nova orientação a respeito da sua origem, a qual, até hoje, tem sido attribuida a D. João I, nós vamos apreciar, compulsar as opiniões de differentes autores, a fim de demonstrar que do muito que se tem escrito e affirmado a respeito do ceitil de cobre, longe de ficar provado que a sua cunhagem tivesse sido primitivamente ordenada por D. João I, se conclue que ella só o foi no reinado de D. Affonso V.

Vejamos:

A terceira parte da *Chronica do reinado de D. João I,* escrita por Gomes Eanes de Azurara, foi o primeiro livro a que recorremos, por ser quasi coevo e dever dar-nos alguma notícia segura sobre o assunto, pois que data do meado do seculo XV.

Esperámos, e com fundamento, que Azurara, tendo sido tão minucioso na descripção de muitas particularidades relativas aos ultimos annos d'aquelle reinado, nomeadamente a respeito da conquista de *Ceita, Cepta* ou *Ceuta,* não esqueceria, de certo, citar a cunhagem do ceitil de cobre, se de facto tivesse havido intenção de commemorar esse acontecimento em uma moeda qualquer, como ulteriormente dizem Manoel Severim de Faria e os escritores que d'elle confiadamente copiaram.

Mas Azurara guarda absoluto silencio sobre esse facto, e nenhum outro escritor d'aquella epoca, que nós saibamos, allude a elle, nem se encontra nas leis monetarias do reinado de D. Duarte uma referencia sequer ao valor do ceitil de cobre, com relação ás outras moedas em circulação, como succede nos reinados de D. Affonso V, D. João II e D. Manoel, onde por vezes se lhe cita o nome e a relação em que elle está para com as outras moedas de maior valor.

É só em 1653, que Severim de Faria, nas suas *Noticias de Portugal,* discurso IV, § 27.°, quando trata das moedas de D. João I, nos dá, sob reservas, a seguinte notícia:

«Depois que veio de tomar Ceita dizem algũs que mandou lavrar os Seitijs, a quem deu este nome em memoria do nome de Ceita que então conquistara, ainda que outros dizem por valerem a sexta parte do Real se chamarão Sextijs & corruptamente Seitijs» [1].

Não se póde encontrar affirmação menos satisfatoria. Ella não se baseia em documento algum conhecido, ou prova fundamentada; apresenta-se simples e despretenciosamente sob uma fórma tão vaga, que nenhuma authenticidade dá á notícia do velho escritor.

Pois é sobre esta unica informação da existencia do ceitil de cobre no reinado de D. João I, que os subsequentes escritores [2] se fundaram para lhe dar fóros de verdadeira, ampliando-a mesmo alguns a seu talante e accrescentando que o distinctivo d'aquella moeda era ter «de uma parte as armas de Portugal e da outra parte uma cidade ao longo de agua [3]», quando este distinctivo só se encontra nos ceitis de D. Affonso V, D. João II, D. Manoel e D. João III.

Que a cunhagem do cobre começasse, entre nós, no reinado de D. João I póde acceitar-se, especialmente depois da analyse a que o Sr. Teixeira de Aragão diz [4] se procedeu na Casa da Moeda de Lisboa em umas moedas d'aquelle reinado [5] cujo anverso é o seguinte: ✠IHNS : DEI : GRA : REX. Quinas cantonadas por quatro castellos; e o reverso ✠IHNS : DEI : GRA : R. Dentro de um circulo formado por oito arcos, IHNS, encimadas estas letras pela corôa real; por baixo, L.

Mas estas moedas são cópia dos reaes de 3 ½ libras, lavradas em bolhão [6], tendo apenas a differença de serem de cobre sem liga alguma de prata ou estanho e ser o seu modulo mais reduzido, podendo admittir-se que fosse uma quebra de moeda, facto este que repetidas vezes se deu no reinado do Mestre de Avis, no uso do seu direito majestatico, o que não deixou de levantar graves clamores e queixas da

---

[1] *Noticias de Portugal*, 1.ª edição, 1653, pag. 180 e 181.

[2] Viterbo, *Elucidario*, 1.ª edição, 1798, t. I, pag. 259; differentes collaboradores da *Historia Genealogica da Casa Real Portuguesa*, 1738, t. IV, pag. 114, 163, 168, 219, 263 e 428; Joseph Soares da Silva, *Memorias para a Historia de Portugal que comprehendem o governo de El-Rei D. João I*, t. I, pag. 198.

[3] *Diccionario numismographico lusitano*, por F. P. P. da villa de Favaios, 1835, pag. 15; *Memoria numismatographica*, por D. José Lourenço Domingues de Mendonça, 1842, pag. 9.

[4] Vid. *Descripção geral e historica das moedas cunhadas em nome dos reis, regentes e governadores de Portugal*, 1874, t. I, pag. 213.

[5] Teixeira de Aragão, *ob. cit.*, t. I, est. IX, n.os 35 e 36.

[6] Teixeira de Aragão, *ob. cit.*, est. VIII, n.os 14 e 15.

parte do povo e do clero, como se deduz do que se passou nas côrtes celebradas em Santarem no anno de 1427 [1].

Por que motivo se lhe dá então o nome de ceitil? Por ser de cobre? Tambem no reinado de D. Duarte se encontra uma moeda identica no cunho, modulo e metal, tendo sob a corôa real as letras ED, e nenhuma lei ou documento a ella se refere, como ceitil.

O primeiro documento authentico que nos apparece a referir-se aos ceitis de cobre, é uma ordenação feita nas côrtes de Coimbra, em Setembro de 1472, no reinado de D. Affonso V, cujo original existe na Academia Real das Sciencias [2].

Refere-se a este importante documento o Sr. Teixeira de Aragão [3] dizendo: «A lei de 16 de Setembro de 1472 já os cita (os *ceitis*) como moeda muito corrente no reino», talvez na intenção de provar que a grande quantidade de ceitis que por esse tempo se achava em circulação denotava que elles vinham de longa data, asserção esta que muito lhe convinha, para justificar o facto de ter dado ás moedas de cobre de D. João I, o nome de ceitis, e, como taes as ter feito desenhar, quando ellas não se encontram desenhadas, nem no vol. IV da *Historia Genealogica da Casa Real Portuguesa,* nem em Lopes Fernandes, apesar d'este consciencioso escritor, na sua *Memoria das moedas correntes em Portugal,* 1856, dedicar ao systema monetario de D. João I um longo artigo, com transcripção de leis do mesmo monarcha, relativas ao valor comparativo das moedas entre si [4].

Em outro documento, tambem authentico, as *Ordenações Manoelinas* [5], encontram-se referencias ao valor das moedas dado por D. Duarte, e não se cita o nome do ceitil de cobre, mas diz-se o seguinte: «e despois ElRey dom Joam Meu Primo [6] mandou, que o real corrente valesse seis ceptiis, e se nom sabia em certo quantos ceptiis se deueria

---

[1] *Ordenações Affonsinas,* liv. II, tit. VII, pag. 124, edição de Coimbra, 1792. No artigo 47.º lê-se o seguinte: «*Item.* Ao que dizem ao artigo quarenta e sete, em que dizem, que elle (D. João I) mudou muitas vezes as moedas, poendo-lhes as vallias muito em seu prejuiso: A esto responde ElRey, que elle fez em suas moedas o que entendeo por seu serviço, e bem da sua terra, e a elle perteence de fazer, e mudar, e lhe poer as vallias, que elle entender por boo estado de sua terra e a elles (clerigos) nom perteence esto, nẽ devem em tal cousa fallar», etc., etc.

[2] *Livro vermelho dos ineditos,* t. III, pag. 430 a 435 (*apud* Teixeira de Aragão, I, pag. 386).

[3] Teixeira de Aragão, *ob. cit.,* t. I, pag. 236.

[4] Lopes Fernandes, *Memoria das moedas correntes em Portugal,* pag. 63 a 78.

[5] *Ordenações Manoelinas,* t. III, pag. 10 e 11, §§ 14.º, 15.º e 16.º

[6] Isto é: D João II.

paguar por cada um soldo, etc.». D'aqui se conclue que é só, a partir do reinado de D. João II, que o ceitil começou a ter o valor de sexta parte do real, quando todos os escritores que temos consultado lhe attribuem esse valor, desde a primitiva, isto é, desde que elle foi indicado erradamente por Severim de Faria.

Ora, assim como para se contestar a existencia da moeda de sola no reinado de D. João I, se apresenta geralmente um argumento, aliás muito convincente, o silencio de Fernão Lopes a tal respeito, nós apresentamos tambem sobre a lenda de Severim de Faria, como argumento de igual importancia, o silencio de Azurara, e a mais, todas as contradições e falta de provas que até aqui temos apontado.

Portanto, visto que a classificação do ceitil de cobre se attribue ao reinado de D. João I, por hypothese, sem que, como vimos, nada a justifique, porque não ha de ella attribuir-se, tambem por hypothese, ao reinado de D. Affonso V, quando tantos argumentos ha em favor d'ella?

Alguns vamos apresentar, e são os seguintes:

A posse de Ceuta esteve sempre indecisa, desde a sua conquista até á tomada de Arzilla por D. Affonso V. Quando os portugueses se viram perdidos deante de Tanger, na desgraçada expedição de 1437, foi-lhes proposta a capitulação por Sabat-ben-Sabat, sendo o preço d'ella a restituição de Ceuta com todos os mouros ali cativos e no reino.

Nas côrtes de Leiria, em 1438, discutiu-se se Ceuta deveria ser o premio da remissão do infante D. Fernando, então cativo em Fez, sendo por elle mesmo indicado que, Ceuta na mão dos christãos era uma inutilidade perigosa.

E se Ceuta se não entregou aos arabes em troca da liberdade do infante santo, foi isto devido, não ao empenho de se continuar na posse d'aquella praça, mas a preconceitos religiosos, visto haver ali mesquitas que estavam ao serviço da igreja christã e que pelo facto da entrega seriam de novo profanadas.

Nas negociações feitas entre D. Affonso V e Muley, que tinha sido xeque de Arzilla, depois da conquista d'esta praça, ficou assente que houvesse uma tregua de vinte annos, excluindo comtudo as praças, as quaes podiam ser tomadas e retomadas, sem que se julgasse rôta a tregua.

Isto prova evidentemente que, só depois que D. Affonso V, por assim dizer, consolidou a posse das praças africanas com as conquistas de Alcacer Ceguer, Arzilla e a rendição de Tanger, é que elle pôde considerar Ceuta encorporada na corôa portuguesa, e, como esta cidade era a mais importante, seria provavel que ali fizesse bater moedas, como se prova pelo meio escudo de ouro (fig. 1.ª), em tudo semelhante no cunho ao ceitil de cobre, tendo a insignificante differença de ser

a letra monetaria *C* collocada, naquelle ao centro das muralhas e neste, achar-se gravada ao lado direito ou esquerdo das torres.

AV

Fig. 1.ª

Mais tarde seriam então os ceitis de cobre cunhados em Lisboa e Porto, como se vê das letras L e P, que se observam em muitos exemplares.

Ha ainda um outro argumento bastante concludente.

Se os *pseudo*-ceitis de D. João I pretendiam commemorar a conquista de Ceuta, como diz Severim de Faria, porque é que nas suas legendas se não encontra o nome d'aquella cidade, e só nos ceitis de D. Affonso V se vê DOMINUS CEIPTU — CEPTE — CEPT — CEI — CEITA e CEUTA?

Já nos ceitis dos reinados de D. João II e D. Manoel desapparece na legenda o nome de Ceuta, que é substituido pelo de DOMINUS GUINEE, e nos de D. João III e D. Sebastião, nem um nem outro, mas apenas REX PORT. ALG.

Não será esta uma razão attendivel, para se dever attribuir só a D. Affonso V a primeira emissão dos ceitis de cobre, tanto mais que foi por esta occasião que elle adoptou o seguinte titulo: *D. Affonso por graça de Deus, rei de Portugal e do Algarve, senhor de Ceuta e de Alcacer em Africa?*

Por ultimo, o proprio Sr. Teixeira de Aragão, que encontrou entre as moedas de D. João I duas d'ellas, os n.os 35 e 36 acima citados, para as classificar de ceitis e dar igual denominação a outras duas semelhantes no reinado de D. Duarte, diz-nos o seguinte:

«As mesmas moedas (35 e 36 de D. João I e 5 e 6 de D. Duarte) continuam no reinado seguinte, tendo em vez das iniciaes do rei as torres de Ceuta, *tomando então* o nome de ceitil, diminuindo por ultimo o peso, sempre com o valor da sexta parte do *real branco,* até á ultima reducção da moeda de cobre feita por El-Rei D. Sebastião» [1].

Então se, só no reinado de D. Affonso V, aquella moeda tomou o nome de ceitil, com que fundamento o foi elle dar a moedas dos reinados de D. João I e D. Duarte?

---

[1] Teixeira de Aragão, *ob. cit.*, t. I, pag. 221.

Em um artigo publicado pelo distincto numismata e escritor, o Sr. Manoel Alexandre de Sousa, na *Revista Archeologica*, I, 166, 1887, a respeito dos ceitis de D. Affonso V, diz-se: «Os (ceitis) que tem a inicial do fabrico L, P ou C, mostram que estes foram cunhados em trez logares, Lisboa, Porto e (talvez) Ceuta».

Permitta-nos o illustre numismata, que não deixemos passar esta duvida sem protesto.

A letra C, a não ser indicativo da cidade de Ceuta, só poderia tomar-se como letra inicial do nome do ensaiador, ou do nome de qualquer outra cidade que não fosse Ceuta, mas, até essa epoca não era costume gravar-se nas moedas a inicial dos ensaiadores, e a imperfeição do cunho denota não ter sido aquella moeda cunhada no continente; logo, *C* significa *Ceuta*.

Alem de todas estas razões, nós possuimos um exemplar do ceitil de cobre, inedito, de que agora damos a gravura, onde se vêem as duas letras C e E a ladearem as torres, e que são a prova incontestavel de que esta moeda só deveria ter sido cunhada em Ceuta.

Fig. 2.ª

Eis aqui o nosso exemplar, cujas legendas, apesar do mau estado da moeda, suppomos que poderiam ser as seguintes:

✠RX : PORTVGAL ·:· ALGARBI. Escudo sobre a cruz de Avis, com as quinas cantonadas por quatro castellos.

℟. ALFON : Q DOMINO : CEPT. Tres torres sobre uma muralha banhada pelo mar: ao lado esquerdo das torres C e ao lado direito E.

*

Parece-nos ter deixado aqui esboçadas algumas considerações sobre o assunto que nos propusemos tratar, as quaes podem servir de incentivo a estudos mais profundos sobre a verdadeira origem do ceitil de cobre, estudos que determinarão scientificamente no futuro o logar que esta moeda deve occupar na numaria portuguesa.

Janeiro de 1903.

Ferreira Braga.

Dois machados de bronze

Com esta epigraphe noticiou-se n-*O Arch. Port.*, IV, 88, o apparecimento de dois machados de bronze de caneluras e aselha dupla na quinta da Commenda, em Arcos de Valdevêz. Um d'elles deu depois entrada no Museu (*Arch. Port.*, V, 34). Com maior exacção, poderia hoje encimar-se este artigo com o titulo d-*Os machados da Commenda*, porque, mercê da esclarecida generosidade dos Ex.^{mos} Srs. Dr. Pedro de Brito e João de Brito, donos d'esta bella vivenda, essas duas armas, que appareceram juntas no mesmo esconderijo[1], reuniram-se agora novamente, mas d'esta vez no Museu Ethnologico. Nada ha mais interessante para as collecções paleoethnologicas do que apresentar reunido e completo o que reunido appareceu. Disseminar os objectos de um só achado archeologico é tirar-lhes grande parte do seu valor, inutilizando-lhes toda a significação de chronologia comparativa; é um erro de officio nas pessoas que, incumbindo-lhes evitá-lo, o não evitam, por mal entendida generosidade.

É certo que a importancia d'este facto não é igual para cada caso particular, mas nem por isso deve deixar de ser um ardente empenho das direcções de todos os museus possuir collecções intactas, *fechadas*, se assim posso exprimir-me.

O machado, que agora veiu reunir-se neste museu ao seu millenario companheiro, era o que os impios (*impii milites!*) pedreiros quebraram em dois pedaços, como se referiu. É inteiramente igual ao primeiro, devendo ser ambos filhos do mesmo molde. Nenhum d'elles teve uso, como então se disse, porque demais a mais para isso faltava-lhes ainda a amputação de uma excrescencia inutil[2] para o seu encabamento.

Proveniente ainda do concelho dos Arcos, outro machado foi offerecido ao museu pelo Ex.^{mo} Sr. João Candido de Gusmão e Vasconcellos. Infelizmente não está inteiro, mas é do mesmo typo dos da

[1] Martins Sarmento propunha na *Revista de Guimarães*, V, 158, chamar-se *falso* a cada um d'estes buracos. Realmente na linguagem popular *falso* exprime a ideia de uma cavidade occulta e ignorada, onde cada um pode esconder objectos. Não parece nada extravagante pois, antes muito portuguesa, a terminologia *falso de fundidor*. Chantre distingue entre thesouro (peças novas) e esconderijo (peças usadas); vid. Chantre, *Age du bronze*, II, 68.

[2] Na *Revista de Guimarães, loc. cit.*, Martins Sarmento entende que a excrescencia dos machados de Bougado seria destinada a equilibrar, pelo seu peso, a outra parte livre da arma. É possivel que de tal se convença, quem examinar os exemplares que existem no museu da Sociedade vimaranense.

Commenda, porque ainda conserva a dupla aselha, o cabo de caneluras e a cabeça de fundição. O gume desappareceu. Aquelle illustrado proprietario salvou-o já nas mãos cupidas de um caldeireiro. Ignora-se o logar do concelho em que foi encontrado.

Com mais estes dois, ha portanto no Museu Ethnologico quatro machados de dupla aselha, todos da mesma região, e nenhum com indicios de uso. (Vid. *O Arch. Port.*, IV, 241).

Felix Alves Pereira.

Bibliographia

Numisma celtiberico de modêlo helmaticense, — por Pereira-Caldas. Separata da *Revista de Guimarães,* XVIII (1901), 156 seqq.

Decifração plausivel de uma inscripção luso-romana da Citania de Briteiros, — pelo mesmo. Separata da *Revista de Guimarães,* XIX (1902), 157 seqq.

No primeiro dos mencionados trabalhos o Sr. Pereira-Caldas occupa-se do conhecido denario iberico de prata, que tem no anverso uma cara barbada, voltada para a direita, com torques no pescoço, e ✱ᚴ na nuca; e no reverso um cavalleiro a galope, voltado tambem para a direita, com lança em riste, — sob o qual se lê: ✱ᚴᛖᚨᚴ. Esta moeda foi achada em Vizella.

O Sr. Pereira-Caldas, baseando-se no *Ensayo sobre los alphabetos* (das medalhas, etc.) de Velazquez, apparecido á luz nos meados do sec. XVIII, attribue o denario á cidade de Salamanca. Vê-se que o erudito professor bracarense não está ao correr dos ultimos progressos da Numismatica iberica, e que não conhece por consequencia os estudos posteriores a Velazquez. Do contrário, elle não viria renovar explicações que foram ha muito postas de parte.

A moeda de que se trata não é de Salamanca, cidade que não cunhou, que se saiba, moedas ibericas; é de Osca. A legenda do reverso significa, segundo o que em estudos recentes se assentou: *klšthn* (talvez = Celsithani); e as lettras do anverso significam *kn*. Veja-se sobre este assunto: Heiss, *Description générale des monnaies antiques de l'Espagne,* Paris 1870; Delgado, *Nuevo método,* III, Sevilha 1874, p. 325; Campaner y Fuertes, *Indicador manual,* Madrid-Barcelona 1891, p. 59; Hübner, *Mon. ling. Ibericae,* Berlin 1893, pp. 52 e 229.

É notavel que o Sr. Caldas cite Lorichs, *Recherches numismatiques,* Paris 1852, dizendo: «Corroboram-se estas decifrações litteraes de Velazquez ..... com outras elaboradas á larga no seculo findo (sec. XIX) ..... e lembrarei apenas a Boudard ..... e bem assim a De Saulcy ..... sem esquecer-se de modo algum o singular numismata Lorichs». Ora Lorichs está em desacôrdo com o Sr. Caldas, pois o que no seu livro se lê é o seguinte: «L'on m'a apporté des milliers de ces deniers ..... il faut voir dans ce groupe l'origine

du célèbre ARGENTVM OSCENSE de Tite-Live, primitivement frappé à Osca»[1]. De onde me parece que o Sr. Caldas citou o livro sem o meditar.

*

No segundo trabalho não foi mais feliz o Sr. Pereira-Caldas, no meu entender, do que no primeiro.

Refere-se este escrito á inscripção publicada no *Corp. Inscr. Lat.*, II, 5594: CORV.... | ABE.... | MEDAMVS.... | CAL.I, cujas duas primeiras linhas estão incompletas (e não formam *Coruabe*, como vem no *Thesouro da lingua celtica*, de A. Holder, s. v.).

O Sr. Caldas suppõe que a inscripção é religiosa, consagrada ao deus *Abellio*, em dativo *Abellioni*. Este *Abellio* é um deus local dos Pyreneus, e o Sr. Caldas conhece-o da obra, que cita, de Cénac Moncaut, *Histoire des peuples et des états pyrénéens*, t. I, Paris 1860. Todavia ha a este respeito um trabalho mais moderno, e vem a ser: *Inscriptions antiques des Pyrénées*, de J. Sacaze, Tolosa 1892, onde *Abellio* figura a p. 278, etc. De o Sr. Caldas se ter servido de um trabalho antiquado, resultou que nos deu algumas inscripções erradas: assim, por exemplo, em vez de *Boneconise* deve ser *Boneconis f(ilius)*. Alem d'isso decompõe a palavra *Abellio* fantasticamente em *abeie* «rebanho» e *on* «bom».

As primeiras lettras da inscripção interpreta-as o Sr. Pereira-Caldas por CORVITORI, dativo de *corvītor* ou *corbītor*, palavra que elle traduz por «vagueador», suppondo-a epitheto do deus Abellio.

Quanto á explicação de ABE... por *Abellioni*, nada é menos provavel do que isso. Como eu disse acima, *Abellio* é um deus local dos Pyreneus, e não podia pois, salvo uma excepção a que já me referirei, ser adorado ao pé da Citania de Briteiros, a tantas leguas de distancia da séde do culto. Assim como hoje em relação ao S. Torquato, de ao pé de Guimarães, á Senhora da Penha, á Senhora da Abbadia, etc., a devoção popular só se manifesta com fervor nos respectivos santuarios, assim tambem na antiguidade succedia o mesmo em relação ás divindades topicas ou locaes. A excepção a que ha pouco me refiro dava-se quando um devoto ia para fóra da sua patria e levava comsigo, por exemplo, a imagem de um deus adorado nella: é assim que na Hespanha se encontrou uma inscripção consagrada ás *matres Aufaniae*, divindades germanicas[2]. No caso presente, porém, mal póde considerar-se o dedicante do supposto *Abellio* como vindo dos Pyreneus, pois tanto *Medamus* como *Camalus*, que figuram na inscripção com elle, são nomes frequentes na epigraphia do Minho nesta epocha[3].

Quanto a *corbitor*, é muito duvidoso tudo o que o Sr. Caldas diz.

Portanto, o trabalho de que estou falando não resolve as dúvidas que pairavam sobre a inscripção; e esta espera ainda por quem a decifre.

J. L. de V.

---

[1] *Recherches*, p. 86.—Sem embargo, Lorichs explica a p. 237, de modo fantastico, segundo o seu systema, a legenda da moeda.

[2] *Corp. Inscr. Lat.*, II, 5413.

[3] *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2402, 2426, 2445, etc.

O ARCHEOLOGO

PORTUGUÊS